

LETTRE XIX.

Lettre du curé d'Abbans à Mathieu Servolet.

D'Abbans, le 1^{or} février.

Mon cher Mathieu,

Suivant vos indications, je réponds au billet que vous avez laissé à la cure, par une lettre qui doit arriver à Chalon en même temps que vous et votre convoi de grains ; car j'espère que, rendu à la Saône, les glaces ne vous auront plus entravé.

Je regrette vivement de n'avoir pas reçu votre visite ici.

Il y a des questions auxquelles on n'aime pas à répondre par écrit. Je ne veux pourtant pas trahir la confiance que vous avez mise en moi ni vous refuser mes conseils dans l'épreuve de votre vie où vous paraissez en avoir le plus besoin. Les suivrez-vous ? Je vous connais trop pour en douter. Celui qui veut faire une folie ne demande pas de conseils ; et la droiture, la sagesse dont vous avez donné tant de témoignages, me sont un sûr garant que vos réflexions, déjà gravement faites avant de tenter nulle démarche auprès de Constance Daymer, vous en détourneront encore davantage, quand cette lettre viendra, comme appoint, peser dans la balance de vos déterminations.

Vous vous proposiez, en allant à Mâcon et à Villefranche, à vos affaires, de pousser jusqu'à Lyon, pour parler à Constance, faire fléchir sa résolution à votre égard et la ramener ici. Je vous poserai ce que nous appelons un dilemme. Constance a annoncé, au jour de l'an à votre mère, l'intention de se mettre à son compte dans je ne sais quelle industrie. Cette détermination, si elle l'a exécutée, me semble un indice à peu près sûr que cette jeune personne est de celles auxquelles il ne convient pas de songer. Je ne veux pas faire de jugement téméraire ; mais on ne peut résister à la déduction et à l'induction des faits, ni se priver de leur enseignement pour régler sa conduite, surtout celle des autres quand on en est chargé. Cette personne m'a toujours paru vaine et légère, comme à tout le monde ici. J'ai